

## LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



Je lui faisais des bulles de savon.

## BÉBÉ

LA SCÈNE se passe dans un grenier, servant de chambre de réserve, dans une grande demeure de Montréal.

TEMPS : Une après-midi d'hiver.

MADAME JEANNE B...

MONSIEUR MAXIME L...

ELLE.—Vous êtes servi à souhait pour quelqu'un qui n'a peur ni de la poussière ni des toiles d'araignées ; et maintenant éternuez si vous l'osez !

LUI.—Je n'y pense même pas.

ELLE.—C'est gentil ! Vous avez eu une bonne idée en pensant à cette robe que j'ai portée il y a des années au bal de l'hôtel de ville.

LUI.—Avant votre mariage, Bébé.

ELLE.—Oh ! quand oublierez-vous ce stupide sobriquet ? Il est si vieux, du reste.

LUI.—Vieux ! Il ne pourrait-être plus jeune.

ELLE.—Est-ce de l'esprit, ça ?

LUI.—S'il vous plaît de l'appeler ainsi. Combien de mes semblables doivent-ils leur réputation d'hommes d'esprit à la complaisance des femmes. Merci tout de même ; mais ce n'est pas mon genre.

ELLE.—Quelle montagne de malles ! Nous aurions dû envoyer la femme de chambre chercher la fameuse robe dans ce capharnaüm, pendant que nous aurions tranquillement pris notre thé dans le boudoir.

LUI.—Je ne demande pas mieux.

ELLE.—Vous n'en pensez pas le premier mot : cela vous rendrait triste comme un bonnet de nuit. C'était une robe pompadour, pas vrai ? Elle fera très bien pour notre menuet. Le bal est masqué vous savez.

LUI.—Oui ; mais votre mari consentira-t-il à vous y laisser aller ?

ELLE.—Il ne s'oppose qu'aux extravagances des nouvelles toilettes. J'en ai eu trois déjà cet hiver. Vous avez sauvé la position en me rappelant ma vieille robe pompon ; tout ira bien.

LUI.—Comme si j'avais pu oublier et cette robe et ce bal !

ELLE.—Il était charmant.

LUI.—Nous avons dansé ensemble.

ELLE.—Six ou sept fois. Dites-moi, Maxime, combien de fois avez-vous répété à une femme ce que vous m'avez dit ce soir là ?

LUI.—Je l'ai souvent répété depuis, mais toujours à vous.

ELLE.—Oh, non ! Comment l'auriez-vous pu ? Je ne l'aurais jamais permis.

LUI.—Oh. Bébé ! Mais vous l'avez pourtant permis.

ELLE (*fermement*).—Jamais ! Tout au moins je ne me le rappelle pas.

LUI.—Bien. Maintenant, quand j'étais au Japon, pendant ces quatre longues années, vous êtes-vous jamais souvenu de moi et de notre jeunesse ?

ELLE.—Naturellement, quelquefois ; mais voyez vous, Maxime, j'étais si occupée. Une fiancée c'est très demandé ; un dîner par ci ; une sauterie par là ; et puis j'ai eu bien de la peine...

LUI.—De la peine ?

ELLE.—Oui. Mais n'en parlons pas. Je pensais que vous le saviez. Je vous en parlerai un autre jour, pas aujourd'hui. La journée est si bonne que je ne veux pas l'attrister.

LUI.—Ainsi vous ne pensez à moi que quelquefois ?

ELLE.—Et c'était beaucoup pour une femme mariée. A bien y réfléchir c'était trop et je crois que c'était mal.

LUI.—Vous n'en n'êtes pas absolument sûre ? Après tout je comprends ; vous aviez amplement de quoi vous occuper avec les chevaux d'Arthur, les courses...

ELLE.—Je les ai en horreur.

LUI.—Mais vous aimez les chevaux.

ELLE.—Quand ils n'appartiennent pas à Arthur. Ils devaient tout et ils ne gagnent rien. Ils m'ont fait perdre un voyage en Europe.

LUI.—Pauvre âme ! c'est malheureux !

ELLE.—N'est-ce pas ?

LUI.—Mais Arthur est un si joyeux compagnon.

ELLE.—Oui, quand on n'est pas obligé de s'asseoir trop souvent à dîner en face de lui. Je le fais mettre à côté de moi, maintenant, quand nous sommes seuls, comme ça je ne suis pas obligée de le regarder.

LUI.—Pauvre Bébé, comme vous êtes adorablement naïve !

ELLE.—Maxime !

LUI.—Quoi, donc ?

ELLE.—Ne parlez plus ainsi, vous me froissez, et n'embrassez plus ma main, c'est mal.

LUI (*gravement*).—Croyez-vous ?

(*Il la regarde, elle rougit et se dirige vivement vers une malle.*)

ELLE.—Venez ouvrir cette malle, je n'ai pas envie de me salir les mains.

LUI (*Il ouvre la malle*).—Quel fouillis !

ELLE.—Sûr. Qu'espérez-vous donc trouver dans un grenier ?

LUI.—Pas vos frisettes dans mes yeux, certainement.

ELLE.—Ah ! Maxime. Elles n'ont pas...

LUI.—Si, elles ont...

ELLE.—Vous êtes absurde ! Mais enfin comme nous ne pouvons fouiller ensemble dans le même coffre, vous feriez mieux d'ouvrir une autre malle. Je cherche dans celle-ci.

LUI.—Je ne me suis pas plaint de vos frisettes.

ELLE.—Vous auriez dû être honoré même si elles vous avaient aveuglé. Arthur dit qu'elles sont...

LUI (*vivement*).—J'ai été honoré. Arthur est un âne.

ELLE.—Shsh !

LUI.—Quelle étrange boîte ; regardez donc. Qu'est-ce que cela peut être ?

ELLE.—Oh ! elle appartient à une femme qui est partie pour le Mexique ; elle me l'a laissée en garde. Fermez-la ; ma robe n'est pas dedans.

LUI.—Seigneur ! Votre amie usait d'un étrange parfum.

ELLE.—Absurde ! c'est l'odeur de l'âge et de la vieillesse.

LUI.—J'en aime mieux d'autres.

ELLE.—Et moi la poussière m'étouffe, ce qui est plus grave. Ne vous courbez pas tant sur cette serrure, Maxime, vous allez rouiller le bout de votre nez et je ne vous regarderai plus.

LUI.—Jamais je n'ai vu autant de satin.

ELLE (*poussant un cri*).—Oh, vous, bêta ! et vous dites que vous vous souvenez de cette robe. Mais c'est elle. Bravo, maintenant que nous l'avons retrouvée, on va pouvoir rire.

LUI.—Espérez-vous qu'un homme puisse reconnaître ça ?

ELLE.—Ça. Mais elle est très bien, allons aidez-moi à la sortir. Bon, que vous êtes maladroit, vous déchirez la dentelle. Là, Maxime, je vais la tenir contre moi. La reconnaissez-vous, maintenant ?

LUI.—Oui ; et vous aussi telle que vous étiez alors. Oh ! Bébé, comme vous étiez adorable !

ELLE (*riant*).—L'étais-je ?

LUI.—Vous aviez de tels yeux et de si beaux cils !

ELLE.—Les avais-je ?

LUI.—Une bouche — des lèvres ! — Vous n'avez pas changé.

ELLE (*avec dignité*).—Je crois que de tels compliments frisent l'insulte.

LUI.—Je parle du passé.

ELLE.—Etrange, vraiment ; vous me plaisiez beaucoup avant votre départ pour le Japon et je me suis mariée !

LUI.—Si je n'avais pas été pauvre ! Enfin il est inutile d'en parler maintenant, mais parfois je me demande...

ELLE.—Moi aussi, je me demande comment nous aurions été si... si...

LUI.—Si vous aviez maintenant ma personne en face de vous à table, au lieu de celle d'Arthur.